

Bouches ouvertes et salives

Michel van Schendel, *L'impression du souci ou l'étendue de la parole*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1993, 168 p.

Michel Trépanier, *Mourir dedans la bouche*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1993, 96 p.

Denis Vanier, *L'hôtel brûlé*, avec des dessins de Reynald Connolly, Trois-Rivières/Moncton/Pantin, Écrits des Forges/Perce-Neige/Le Castor astral, 1993, 90 p.

Hugues Corriveau

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1993). Review of [Bouches ouvertes et salives / Michel van Schendel, *L'impression du souci ou l'étendue de la parole*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1993, 168 p. / Michel Trépanier, *Mourir dedans la bouche*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1993, 96 p. / Denis Vanier, *L'hôtel brûlé*, avec des dessins de Reynald Connolly, Trois-Rivières/Moncton/Pantin, Écrits des Forges/Perce-Neige/Le Castor astral, 1993, 90 p.] *Lettres québécoises*, (72), 33-35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Michel van Schendel, *L'impression du souci ou l'étendue de la parole*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1993, 168 p., 16,95 \$.

Michel Trépanier, *Mourir dedans la bouche*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1993, 96 p., 14,95 \$.

Denis Vanier, *L'hôtel brûlé*, avec des dessins de Reynald Connolly, Trois-Rivières/Moncton/Pantin, Écrits des Forges/Perce-Neige/Le Castor astral, 1993, 90 p., 10 \$.

Nicole Richard, *Ruptures sans mobile*, avec trois dessins de Thomas Renix, Montréal, le Noroît, coll. «Initiale», 1993, 94 p., 10 \$.

Bouches ouvertes et salives

Errances, confidences ou scalpels, tous ces moyens servent
parfois pour étudier l'anatomie du sens.



POÉSIE
Hugues Corriveau

ATROP PARLER, ON S'ÉGARE, c'est ce qu'on aurait le goût de dire à Michel van Schendel qui en remet encore ; mais l'indélicatesse d'un Vanier comme les ruptures de Nicole Richard ou la recherche ambiguë de Michel Trépanier exigent, chacune à leur manière, de bien écouter si les langues solitaires des poètes trouvent aussi à redire du monde.

Celui qui parle beaucoup

Mon Dieu ! quel recueil, quel «livre» devrait-on mieux dire, que cette *Impression du souci ou l'étendue de la parole* de Michel van Schendel ! Parfois, strictement palimpseste en prose qui insère çà et là des poèmes (la première partie, «Négatifs. Poème critique», en contient beaucoup alors que la seconde, «Sentiers pour un oeillet. Critique du poème», s'en éloigne tellement qu'on se demande ce que, parfois, ces confidences au coin de la table ou selon des circonstances toujours longuement identifiées ont à voir dans une collection de poésie). Dieu (encore lui !) sait que j'ai toujours beaucoup aimé les textes de van Schendel (et j'en ai témoigné en d'autres temps), mais là, là, ciel ! (on y retourne !) que faire de tout ce bavardage qui nous fait passer d'un vague colloque où la nouvelle

écriture embête à une vague cousine van Schendel qui a eu des problèmes durant la guerre ? Ainsi peut-on voir abordés la question juive ou la moralité et nombre d'autres sujets dans ce journal (ce qu'il identifie comme tel à la page 83 !). Pas toujours simple de lire ceci :

Cela se fait sans commodité, au trébuché de l'usage. Ce qui rend le dit seulement probant n'est que l'oblation de sa circonstance, ce tout léger pécule : un si petit si dense, tout cela de quoi est payée par écriture la qualité de l'aise qui vient à de certains moments, non à d'autres. (p. 73)

Et ainsi de suite. Soit ! On ne peut pas s'attendre de la part de l'auteur à un recueil conventionnel, mais faut-il, pour troubler la quiétude, tourmenter la prose au point d'en diluer la fonction ? Dans les poèmes, la phrase est (souvent) extraordinairement hachurée, syncopée, cliquetée au rythme du cliché présenté. Une sorte d'énerverment de la lecture rupturée, d'assez bonne venue, s'associe au souffle inélégant de la traduction du réel. On voudrait comprendre par contre de quoi il est question au juste. Dans la première partie, il faudrait, semble-t-il, imaginer des photos qui n'ont peut-être pas existé («[...] vision par enregistrement de photos vues ou imaginables, sans les donner à voir», dit la préface), dont les textes décriraient les éléments. Alors qu'en page couverture nous avons une photo extraordinaire de Josée Lambert, mise sur le côté, créant un effet de rupture d'une rare efficacité quant à la perception que nous avons de l'équilibre. Mais dans le texte, cette perte entraîne une exaspération de plus en plus grande plutôt que l'envoûtement souhaité. Alors on passe à la deuxième partie, journal biscornu où tout fout le camp. La synthèse ne se fait pas. L'harmonie du discontinu, nous demande-t-on, sombrement ? Peut-être, mais sensation d'un trop-plein, d'un trop dit, sans que le lecteur puisse jamais se retrouver à l'air libre. Mais il s'agit, parfois, de glaner dans la touffeur des éclats de vives lumières, comme en ce texte splendide :

Alors, je n'ai pas vu le petit crabe ? dit l'enfant. Alors, je l'ai vu ? Alors, je ne le vois pas ? Alors, je n'ai vu qu'une patte ou l'abdomen ? Ou peut-être qu'un soupçon de rose ? Alors, je ne le vois pas ? Alors, je n'ai plus besoin de lunettes rondes. (p. 37)



Adorable enfant qui vient se perdre, hélas bien seul, dans un tourbillon de commentaires politico-connus (archi-ressassés), où les ministres et les autres cliques en prennent pour leur rhume. D'une terrible exigence pour le lecteur, le livre nous tombe des mains. On s'étonne de tant d'errance. Lanterne obscure ?

Bouche mortuaire

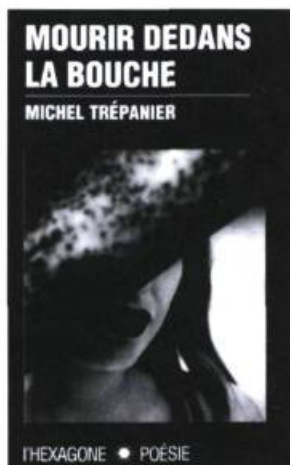
C'est bien cela : Trépanier nous parle du lieu de la mort, avec un air précieux de ne pas y tenir vraiment dans son *Mourir dedans la bouche*. Et quel style un peu ancien, un peu vieillot, comme si, dans la poésie de ce nouvel auteur, on allait trébucher sur les images, sur l'élégance stylistique avant de savoir au juste de quoi il peut bien ici être question. Quand on a le culot de commencer ainsi son premier recueil, on ne se prend pas pour un pauvre miséreux du lexique (il s'agit de la toute première phrase) :

Prière en plein torse et relapse, palinodie du sang, aorte vorace et l'écume d'os déjà, le vain mousoir de morte-eau, artères, artères qu'on ressasse jusqu'à peut-être l'oreillette : n'entendras-tu jamais cela? (p. 11)

Moi, je veux bien, encore faut-il que je m'y fasse, que je pousse un peu plus loin l'expérience, parce que, vous dirais-je, d'entrée de jeu, ce style-là me laisse pantois, un peu en dehors du coup.

Tu soupèses déjà ce fin poignet qui craque, mal garrotté sur le baiser tranchant des styles. Est-ce moi ce bruissement atroce d'un sang ? Est-ce moi ce seul sang pulsé jusqu'à la fleur intouchée d'une bouche tombale ? Est-ce moi ce pendu par la langue et les dents jusqu'à l'expression totale d'un cœur ? Sanglant bouquet de bruits pour rien : on cogne encore à la porte de parler. (idem)

Pour être bien écrit, ça, ce l'est ! Malgré tout, il y a là une voix neuve, qui aime la poésie, qui essaie d'imposer un ton (que je trouve parfois bien alambiqué, bien prétentieux, bien près de vouloir faire BEAU), mais n'empêche, c'est peut-être dans ce qu'elle a justement de plus ancien que cette voix se démarque, joue avec les mots. Le monde se nomme aux plis des styles qui fouillent l'être et les formes parce que vivre se dit aussi écrire, «depuis le mot le plus reculé / le plus évident le plus aveuglant de la langue» (p. 79), puisque «les vraies paroles ne servent qu'à la mort» (p. 69). Le poète aspire à beaucoup lorsqu'il nous confie : «Ô tout mon rêve réalisable / puissé-je enfin baiser mon poème sur la bouche !» (p. 71) On trouve ainsi dans ce recueil quelques textes d'un grand désespoir, donné comme une grande perspicacité nécessaire, sorte de froideur obscure répandue sur les choses de l'amour : «Sur tout l'aimé pleurent les doux époux. C'est tôt l'histoire, ma mère : l'indécision rapide de l'aube nous lèche au ras de



l'œil. Oh ! nul cri...» (p. 46) Mais aussi, hélas, de bien curieuses constatations, «comme un seul mot de fer sarclant la bouche / et déterrante l'immonde dentier de [son] poème» (p. 40). Quand il ne s'attarde pas à «la vaisselle spirituelle toute cassée» (p. 58) ou à la «vieille sacoche d'azur» (p. 25), c'est avec des accents surannés, que las, las parfois, il essaie d'atteindre à l'immense poétique. Gonflé à bloc, le sens risque souvent d'exploser comme une balloune, et la passion volante et écrivaine, de s'ennuyer, comme cette : «[...] main qui, à la fois, prolongeait la souffrante joie de l'acte génésique et signait son dénouement [...]» (p. 52). On se prend à regretter qu'il ne nous ait pas parlé plus longuement de «cette fatigue d'ange sur un toit» ou de «l'inexcusable ton de l'unique nom du monde» (p. 14-15). Peut-être alors que les palinodies souffrantes auraient-elles su mieux s'incarner.

Gueule brûlée

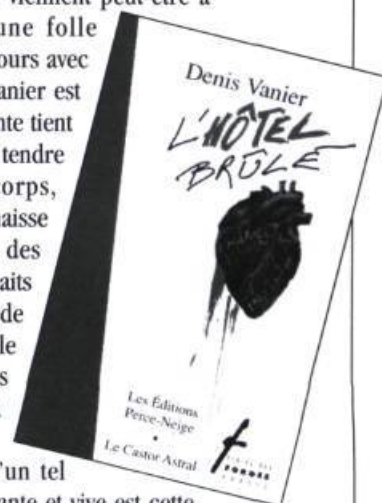
La colère de Denis Vanier se poursuit, et les moyens qu'il utilise pour parvenir à transcrire son horreur du monde en viennent peut-être à tourner un peu dans les mêmes lieux d'une folle désespérance. Toujours avec talent, bien sûr, toujours avec cette présence de la poésie à la clé, parce que Vanier est poète comme il respire, parce que l'image coupante tient de sa respiration même. Et il devient un peu plus tendre aussi, un peu plus près d'une émotion du corps, comme s'il fallait que de la brûlure du monde naisse une caresse souple et liquide dans les fluides des passions. Et Vanier aura beau multiplier les souhaits d'une froide élégance, ses textes touchent tout de même à la moelle et à l'os, juste au moment où le corps prend conscience d'être : «Si ces textes vous laissent complètement froids [écrit-il dans sa préface], tant mieux, car idéalement aucune émotion ne devrait surgir de la description d'un tel état.» Mais non, émotion il y a, parce que troublante et vive est cette douleur nommée ici jusqu'au derme. «Cette écriture est *nettement* conforme à ce que nous appellerions la réalité, ce qui en constitue la tragédie.» (idem) Dans cette étendue du monde exploré par Vanier, la beauté n'a rien à voir avec l'esthétique et le replet, elle va toujours du côté sordide, pour en rendre l'extrême tension :

*Vieux de caresses et de couteaux
j'aimerais encore enrober l'écume
dans de grands cotons graisseux
étendus sur la mousse naïve*

*des maladies de l'eau
nous passerons la litière*

*aux porteurs
de blessures liquides (p. 19)*

Il lui faut donc aller au-delà, juste après le poli et le circonspect. Vanier provoque moins, ici, il dénonce et constate en une sorte de profonde consternation devant les tragédies quotidiennes :



*C'est pourquoi la prostitution est si payante
parce que toutes les fermetures
sont tristes*

*celles des corps clos
comme des maisons
où la pénétration est interdite
du bar au billard. (p. 32)*

Source de pensées érotiques, mais aussi d'un défaitisme radical, le monde qui tourne autour du poète ne tient plus qu'à ce regard dédaigneux jusqu'à l'extrême :

*Après c'est le meurtre
les fleurs, la tombe
les larmes de la baine
l'abandon de la moelle
et cette maturité
encore pleine d'émotions
de la détermination des mêmes langues*

Est-ce qu'il faut croire en «une clinique de blessures calmées» (p. 60) ? Sans doute pas, mais au calme de la douleur, à la paix révoltée dans l'assiduité du malheur et du cœur, oui. «Je rêvais d'une mort paisible / sans amour» (p. 39), nous confie-t-il, «car pénétrer la zone équatoriale du désespoir / est un acte de rédemption» (p. 73). Est-ce cette tragédie de la conscience qui vient enfin hanter ces textes ? Probablement, comme si l'activité de vivre trouvait dans ceux-ci une façon de reconnaître la difficulté d'aimer tout autant que d'être soi-même aux prises avec la lucidité.

*Il demeure que l'indifférence nous espionne
avant de nous abattre en nous-mêmes
dans la non-violence du silence saignant
(p. 89)*

Ce très beau texte de Vanier vaut le détour, car il soulève ce voile justement de l'amorphe et du silence, quand le fait de dire «vivre» crée de la tension.

Paroles brisées

D'une froideur toute calculée, les *Ruptures sans mobile*, premier recueil de Nicole Richard, inscrivent une voix forte et sobre, d'une glaciale efficacité, tellement la distance au monde ici est facteur de vie. Cet éloignement des choses de la vie donne à cette poésie un caractère troublant. L'auteure semble faire de la poésie un moyen de construire des objets de sens d'où la sensation serait tenue en laisse. Regards, distanciation et visions, monde lointain et hors de portée, craint pour ce qu'il est, tout entier vivant donc dangereux. «Les mots comme des trous» (p. 13) vont se tenir loin du danger, ce qui fait que «[...] tout devient tension, [...] / tension dans le sens de contraction / de raideur, de mort» (p. 37). Fixité douloureuse du corps et de l'âme, yeux perçant le réel devant soi, cherchant à atteindre l'ultime survie, ce lieu précaire où serait retrouvé le calme plat de l'être vivant, dans l'attente et l'énergie de dire les choses de l'immobile et de la crainte : «[...] il faut soustraire le peu de soi planté dans l'ombre : apprendre à sécher dans le regard d'autrui» (p. 53)

Poésie désespérée ? Je ne saurais dire cela. Plutôt poésie de l'ultime survie, des bords tangibles et précaires des dangers d'exister.

*je fixe parfois les étrangers
je les entends : le bruit des os fracturés.
entre leurs formes et mon corps
le monde malgré tout*

*en face de chacun, je pressens ma position :
moi-même constamment déviée
dans le regard d'autrui.
parfois je sens qu'ils veulent me pénétrer
comme si j'étais l'origine.
il ne s'agit pas de moi en particulier
mais de moi en général (p. 56-57)*

Difficile présence au monde, témoignage de la précarité d'être, ces ruptures allèguent d'une fracture de l'être existant et de l'être pensant, traduisent au mieux le malaise d'être distancé par rapport au réel. La rupture de lien et la cassure émotionnelle semblent retenir toute joie, toute complicité. Les ruptures se multiplient alors que se figent douceur, mélancolie ou désir. Déchirés selon les faits qu'atteste l'auteure, les textes restent couverts d'une glace où froideur et stricte réverbérance tiennent lieu de fini.



Nicole Richard

RUPTURES SANS MOBILE

avec trois dessins de
THOMAS RENEY

COLLECTION *initiale*
DU MOUVEMENT



Josée Richard, Gilles Devault, *Corpus Rhésus* Danse. Photo : Yves Brodeur

Création littéraire et visuelle

Le Sabord